Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

20 | 2014

Varia

Boucher de Perthes et la découverte de l'Antiquité de l'homme

James Sackett

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5095>

DOI : 10.4000/anabases.5095

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 293-312

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

James Sackett, « Boucher de Perthes et la découverte de l'Antiquité de l'homme », *Anabases* [En ligne], 20 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5095> ; DOI : 10.4000/anabases.5095

Boucher de Perthes et la découverte de l'Antiquité de l'homme¹

JAMES SACKETT

LE MONDE N'A PLUS JAMAIS ÉTÉ LE MÊME après 1859, au moins pour les intellectuels. C'est bien sûr l'année durant laquelle Charles Darwin publia *De l'Origine des espèces*. Mais cette année connut une autre révolution scientifique largement indépendante qui a encore plus rapidement remis en question la manière dont les hommes envisageaient leur place dans l'ordre du monde. Il s'agit de la démonstration faite dans le Nord de l'Europe occidentale, principalement en France et en Angleterre, que l'histoire de l'humanité ne remonte pas seulement à six millénaires, selon l'idée reçue de l'époque, mais que des hommes d'une espèce ou d'une autre ont été les contemporains d'espèces animales aujourd'hui éteintes en des temps reculés de l'histoire géologique, bien avant que le paysage terrestre ait atteint sa forme actuelle. Se joua alors ce qui fut appelé la controverse de l'Antiquité de l'Homme. Une fois la question résolue, cette période prit la forme concrète que nous connaissons aujourd'hui sous les noms de Paléolithique ou Âge de la Pierre Taillée, soit la première et de loin la plus longue période de l'archéologie préhistorique.

L'histoire de l'avènement de cette révolution est intrinsèquement liée à l'histoire des sciences, typiquement le genre de choses dont Stephen Jay Gould se délectait (bien qu'il ne l'ait jamais abordée directement). Un grand nombre des chercheurs impliqués parmi les plus compétents furent guidés par des doctrines scientifiques que le lecteur actuel qualifiera d'absurdes. D'ailleurs, la pensée de tous ceux qui furent impliqués, qu'ils défendent ou s'opposent à la notion d'Antiquité de l'homme, était influencée par des hypothèses sur la nature humaine et sur la place de l'homme dans la nature, qui ne

1 Traduction de Mylène Trouvé.

servaient qu'à biaiser, si ce n'est à obscurcir complètement leur vision des données les plus pertinentes. Et en effet, s'il est certain que cette révolution aurait eu lieu tôt ou tard, elle aurait très bien pu intervenir dans des conditions sensiblement différentes, à une tout autre période, et aurait été ancrée dans un bloc de preuves archéologiques et géologiques très différent. Mais je me contenterai ici de dessiner quelques grands traits de l'histoire, principalement ceux qui participèrent du parcours d'un homme que beaucoup reconnaissent comme le personnage principal, un certain Jacques Boucher de Perthes. Ce n'est en aucun cas chose aisée, le personnage étant le héros scientifique le plus chimérique et insaisissable que l'on puisse imaginer.

Ce qui suit est un bref jeu de l'esprit, débarrassé de l'habituel lot de citations et de notes de bas de page. Les lecteurs qui souhaiteront approfondir le sujet trouveront néanmoins en fin de texte une brève liste des références-clés qui ont nourri mon récit.

Les jeunes années

Figure 1 : Boucher de Perthes à l'âge de 43 ans

Jacques Boucher de Perthes est né en 1788 à Rethel, une petite ville des Ardennes, près de la frontière nord de la France. Son père était Jules Armand Guillaume Boucher de Crèvecœur, un aristocrate de province qui se distinguait par sa qualité de correspondant de l'Académie des sciences de Paris obtenue pour son travail en botanique. (Jacques renoncera plus tard au nom de « Crèvecœur » en faveur du patronyme de sa mère, « de Perthes », de lignée plus élevée.) Une fois que Napoléon eut assis son pouvoir, Jules-Armand fut nommé directeur des douanes d'Abbeville, le principal port

fluvial de la Somme, en Picardie. Il se vit confier la tâche considérable de se battre contre l'embargo infligé à la France napoléonienne par l'Angleterre située juste de l'autre côté de la Manche.

Jules-Armand Boucher (il attachait rarement le patronyme de « Crèvecœur » à son nom) était un homme petit mais extrêmement agile qui pouvait, entre autres choses, courir après un cheval et sauter sur sa croupe. Son fils, Jacques, hérita de ses qualités athlétiques et resta alerte la plupart des 80 années de son existence. Mesurant environ un mètre soixante-dix – une taille supérieure à celle du Français moyen de l'époque – on le remarquait pour son allure, pour ses qualités de cavalier et pour l'habitude qu'il avait de nager quotidiennement dans la rivière (une pratique rare en France depuis les sessions de

natation de Benjamin Franklin dans la Seine). Bien qu'ayant une bonne situation, il était indifférent à la nourriture qu'il ingérait, ne buvait que de l'eau et pouvait dormir indifféremment à même le sol ou dans un lit. Il clamait être le plus beau d'une belle famille (fig. 1), une prétention qui ouvrit probablement la voie à la vanité dont il fera montre à l'âge mûr ; âge auquel il se mit à porter une perruque imitant les boucles noires perdues de sa jeunesse. Il optera finalement pour une longue barbe et une chevelure blanche correspondant au rôle de sage qu'il s'était choisi pour ses vieux jours. Sa vanité était telle qu'alors que sa jeunesse l'avait quitté, il refusait que l'on fasse son portrait ou d'utiliser des cartes de visite photographiques pourtant très courues à l'époque.

Bien qu'il soit devenu un autodidacte dans de nombreux domaines, les résultats scolaires de Jacques étaient au mieux irréguliers. De nos jours, il aurait certainement été diagnostiqué comme un hyperactif souffrant d'un déficit de l'attention. Un trouble qu'il n'avait certainement jamais surmonté puisqu'il éprouvait encore à l'âge adulte des difficultés à masquer son impatience lorsqu'il devait assister à un sermon ou à un discours prolongé. Je soupçonne que le problème ait été que trop d'idées nouvelles et distrayantes traversaient continuellement son esprit et qu'il manquait de la discipline (voire de l'envie) nécessaire pour contrôler ou influencer sur le cours de ses pensées. Bon gré ou mal gré, c'est le trait de caractère qui se cachait derrière une productivité immense, bien qu'idéologiquement diffuse. Jacques n'était pas un génie, mais il se peut qu'il renfermât plus de talents qu'il ne peut seoir à une seule personne.

Il rejoint l'administration des Douanes à l'adolescence, se retrouvant à porter l'élégant uniforme vert de ce que Napoléon aimait à considérer comme une branche spéciale de son armée. Aux temps de l'Empire, les fonctionnaires des douanes les plus compétents se voyaient souvent choisis pour contribuer au pilotage du système économique français et même à la conduite de la diplomatie. Il ne fallut que quelques années à Jacques pour obtenir la distinction convoitée que représentait une affectation à Gênes, la capitale mais aussi le port principal des royaumes du nord de l'Italie nouvellement tombés sous le joug français. Bien qu'il assurât plusieurs missions confidentielles, il trouva le temps de devenir à la fois un lecteur vorace et un écrivain selon toute apparence compulsif. Il rencontra en outre rapidement un succès social dans les somptueux dîners et bals de cette vivante capitale. Car outre sa prestance et son charme, il brillait tant par ses qualités de danseur que de musicien. Il attira, peut-être fut-ce inévitable, les regards de la plus haute personnalité de la société génoise, la princesse Borghèse, Pauline Bonaparte, dont la caractéristique piquante était un mode de vie libre qui aurait provoqué des haussements de sourcils à Gomorrhe. Que leur liaison ait été consommée ou non reste un mystère, mais elle atteint son apogée vaudevillesque lorsque Jacques manqua de s'asphyxier pour être resté coincé quatre heures dans l'armoire de sa chambre, dans laquelle elle lui avait indiqué de se cacher en attendant son arrivée. Après cinq années de cette vie grisante, Jacques fut rappelé en France où sa carrière au sein de l'administration des Douanes se poursuivit de manière plus inégale mais raisonnablement satisfaisante jusqu'en 1814, lorsque les alliés occupèrent Paris et mirent un terme à l'Empire napoléonien.

À cette époque, il avait déjà déterminé quels seraient ses nouveaux projets d'avenir : il se marierait, s'immergerait dans le ferment intellectuel du Paris postnapoléonien, et deviendrait un poète et un auteur de théâtre célèbre. Cette dernière idée ne semblait pas irréalisable, du moins de prime abord, considérant sa connaissance des modes culturelles parisiennes, ainsi que de la pensée et de la littérature du mouvement romantique (sous l'emprise duquel il restera à jamais). Mais seuls quelques-uns de ses poèmes retinrent l'attention et quelques rares pièces (si tant est qu'il y en ait eu) furent montées. Il ne trouva pas non plus de femme qui lui convînt, encore moins les conditions lui permettant de se maintenir dans le monde littéraire et artistique parisien. Ainsi, une fois la situation politique apaisée sous la nouvelle monarchie et face à un besoin aussi impérieux que jamais d'administrateurs compétents, Boucher retourna dans l'administration des Douanes françaises. Après quelques affectations plus modestes, il fut nommé en 1825 à la succession de son père en tant que directeur des Douanes d'Abbeville. Il y demeura jusqu'à l'abolition du poste 27 années plus tard, vraisemblablement suite à un pamphlet imprudent qu'il avait fait circuler concernant la politique de Napoléon III. Mais il resta jusqu'à sa mort en 1868 l'un des citoyens abbevillois de premier plan.

De retour à Abbeville

Jacques ayant atteint sa pleine maturité, je dois désormais me référer à lui plus formellement en tant que Boucher de Perthes (ou parfois simplement Boucher, dans le souci d'alléger le texte). Lors de son retour à Abbeville, il s'installa dans la grande maison de ville de son père, dont il continua de nourrir la collection de peintures, de spécimens d'histoire naturelle, de médailles, d'artéfacts et de livres jusqu'à vivre dans un musée débordant de toutes parts. Cette maison, et l'ensemble de son contenu, ont été intégralement détruits lorsque les panzers de Rommel ont dévasté Abbeville peu après la chute de la France en 1940. Il semble que nous sachions peu de choses sur le quotidien de Boucher, et encore moins sur ses pensées profondes à cet âge. Si sa correspondance est abondante, il semble qu'il n'ait eu que peu d'amis intimes. À l'évidence, ses jours fastes étaient révolus ; pourtant il ne trouva jamais d'épouse pour atténuer ce qui semble avoir été une existence retirée et plutôt solitaire. En apparence cependant, il était une personne chaleureuse, affable, voire gaie par moment, et dont on saluait la générosité et l'esprit libéral. Une caractéristique séduisante qui lui était reconnue était le soin qu'il apportait à converser poliment et attentivement avec chacun, y compris les personnes les plus ignorantes et humbles qu'il ait pu rencontrer. Ceci faisait probablement écho à son soutien financier aux écoles dévolues à l'éducation des pauvres et aux substantielles sommes et récompenses qu'il attribuait aux ouvrières les plus méritantes et travailleuses d'Abbeville et de plusieurs autres villes du Nord de la France.

Le rôle qu'il tint dans la Société d'émulation locale, qu'il présida pendant trente ans, illustre au mieux la position qu'il occupa à Abbeville. Cette institution

(comparable à ce que l'on appelait communément « Club Athenaeum » aux États-Unis) est typique de cette époque. Les médecins, avocats, clercs et nobles de province, ainsi que de nombreux commerçants et entrepreneurs, menaient fréquemment des vies intellectuelles centrées sur les livres, les arts, l'archéologie, et des recherches (souvent assez originales) avec un engagement rarement égalé chez leurs homologues modernes. Ils se réunissaient régulièrement pour présenter et débattre d'articles qui étaient fréquemment publiés dans la revue locale (et qui parfois même suscitaient l'attention des grandes académies savantes parisiennes). De temps en temps l'un des membres hautement respectés de ces sociétés, tel que le propre père de Boucher, pouvait être élu membre correspondant d'une de ces académies.

Boucher de Perthes incarnait l'esprit de ce mouvement mais ne s'était en aucune façon senti contraint par celui-ci. Une fois sa session de natation quotidienne, son petit-déjeuner et ses obligations accomplis, il pouvait consacrer le plus clair de sa journée à sa grande passion : l'écriture. Sa production était prodigieuse, atteignant à sa mort (ses poèmes, pièces de théâtre et innombrables manuscrits jamais publiés mis à part) quelque 49 ouvrages pour un total de 69 volumes. Beaucoup de cette littérature explore la veine romantique de sa jeunesse, et on peut largement l'oublier (bien que le jugement en la matière puisse certes changer : j'ai récemment trouvé une étude d'un chercheur moderne présentant *Emma* (1852), une romance gothique traitant d'une femme atteinte de folie meurtrière, comme une étude éclairée de la psyché féminine). La majeure partie de ses écrits est assez impénétrable, à l'image du pesamment métaphysique *De la Création* (1838-1841), un ouvrage de cinq volumes que Boucher aurait prétendu avoir écrit sans le concours d'aucun métaphysicien. Le reste constitue aujourd'hui une lecture assez claire et plutôt enrichissante. Prenons pour exemple son recueil de folklore breton et ses distrayants carnets de voyages, sans oublier ses essais souvent considérés comme originaux et éclairés, traitant de sujets aussi divers que les mérites concurrents du libre-échange et des droits de douane, la réforme de l'administration gouvernementale, une proposition d'organisation d'exposition universelle, et des mesures nécessaires à l'amélioration des conditions de vie et de la situation économique des pauvres. Un écrit particulièrement moderne contient un vibrant plaidoyer pour l'égalité des droits hommes-femmes. Boucher, dans une approche peut-être tout aussi moderne et opposée à la plupart des mélioristes du XIX^e siècle, semblait croire que pour améliorer de manière réaliste la condition humaine, il fallait améliorer les institutions humaines plutôt que la nature humaine.

Antiquarianisme et antiquité de l'homme

Comme l'attestent son musée personnel et les délibérations de la Société d'émulation, Boucher de Perthes a toujours dû être une sorte d'antiquaire (comme l'on appelait alors les archéologues préhistoriens). Pendant au moins la première partie de sa longue vie, il partageait vraisemblablement avec la plupart d'entre eux une vision de l'humanité

ancienne largement structurée, consciemment ou non, par le livre de la Genèse. Ce n'était pas nécessairement parce que l'on croyait que la Genèse était d'inspiration divine (une notion anglo-protestante qui tendait à dérouter les Français majoritairement catholiques). L'explication était plutôt qu'il s'agissait à l'époque du récit le plus ancien connu des Européens, lesquels par convention intellectuelle n'étaient à même de penser le passé de l'homme que par référence aux sources écrites. Et selon la Genèse, la présence de l'homme sur terre n'est apparue qu'il y a six millénaires, et elle reposait quasiment depuis l'origine sur l'agriculture et l'élevage, pour passer rapidement à des techniques métallurgiques avancées et à la vie urbaine civilisée.

En conséquence, les antiquaires insistèrent pour peupler les quelques millénaires qui séparaient l'occupation romaine de la France et de l'Angleterre des origines bibliques de l'humanité avec les tribus et les nations citées dans les documents historiques. Pendant un certain temps, les descendants de Noé, ou même les réfugiés de Troie, occupèrent le terrain. Mais finalement, les antiquaires se sont accordés sur les Gaulois et les Bretons de langue celte qui affrontèrent les Romains. La conscience d'un riche passé celte en appelait au sentiment national, surtout aromatisée d'un soupçon de « druidomanie » romantique. Mais cela n'aidait en rien à structurer les données d'archéologie préhistorique, qui semblaient être pour la majorité des antiquaires un magma indifférencié d'artéfacts – peu différent du bric-à-brac dont regorgeait le musée particulier que constituait la maison de Boucher. (Les antiquaires scientifiques du Danemark étaient plus avancés, mais leur histoire devra être traitée une autre fois).

Cependant, bien que ce ne soit pas compatible avec la chronologie de la Genèse, il existait de longue date parmi quelques antiquaires de France et d'Angleterre l'idée qu'une période plus archaïque de l'humanité puisse avoir existé au-delà de

Figure 2 : biface d'Hoxne, John Frere, 1800

l'époque celte. Un article de deux pages publié par la Société des antiquaires de Londres en 1800 et écrit par un châtelain de campagne nommé John Frere (qui s'avère être l'arrière-arrière-arrière-grand-père de Mary Leakey, l'exploratrice des célèbres Gorges d'Olduvai) décrit, et illustre d'excellentes gravures, des outils pointus en pierre taillée à deux faces qui correspondent de toute évidence à ce que nous appelons aujourd'hui des bifaces acheuléens, et qui, dit-il, furent découverts par des fouilleurs aux côtés d'ossements d'animaux géants sur une carrière d'argile à brique à Hoxne, Suffolk (fig. 2). (Permettez-moi d'ajouter que les bifaces recouvrent une grande diversité de formes et de taille, la plupart étant plus petits

et ramassés – indépendamment de leur façonnage plus ou moins travaillé – que les bifaces délicats conservés par les archéologues d'Hoxne.) Frere soutint que les haches furent « fabriquées et utilisées par des hommes qui n'avaient pas usage du métal » et qu'il était tenté de les rattacher à une période lointaine, « même au-delà du monde actuel ». Nous ne sommes pas certains de ce qu'il entendait : peut-être rien de plus qu'un peuple culturellement pauvre subsistant modestement dans le paysage ravagé laissé par le déluge de Noé. Mais pour des oreilles modernes, ses mots semblent indiquer quelque chose se rapprochant du Paléolithique. Quoi qu'il en soit, les affirmations de Frere n'ont rencontré aucun écho chez ses contemporains. Apparemment, les plus sophistiqués d'entre eux, en d'autres termes ceux qui voyaient dans les bifaces plus que de simples curiosités, comprirent que la réponse résidait dans la définition de l'espèce et dans la datation des animaux d'Hoxne.

La réponse viendrait au moins en grande partie, dans les quelques décennies qui suivirent, de la géologie et de sa science connexe, la paléontologie ; se concentrant sur ce que les spécialistes des sciences de la Terre appelleront le Pléistocène (plus connu sous le nom d'âge de glace) et sur la période plus chaude dans laquelle nous nous situons aujourd'hui, l'Holocène. La première période commença il y a quelque deux millions d'années, la seconde il y a peut-être 10 000 ans. Elles constituent ensemble la dernière ère de l'histoire terrestre, le Quaternaire. En géologie, le Quaternaire correspond à un ensemble de graviers, de sables et d'argiles relativement superficiels qui constituent le manteau terrestre actuel, et de caractéristiques telles que des moraines glacières, des terrasses fluviales et des remplissages. Un point crucial au regard de la question de l'antiquité humaine est que le segment le plus ancien de ces dépôts, le Pléistocène, appartient aux « temps profonds », car sa composition faunistique inclut plusieurs animaux issus d'espèces éteintes ou tout au moins disparues du nord-ouest de l'Europe. De grands quadrupèdes, ou « megafaunes », présentent un intérêt particulier ; notamment une espèce éteinte d'éléphants (principalement le mammouth laineux, le rhinocéros laineux, le bison des steppes, ainsi qu'une formidable collection de carnivores tels que l'ours, le lion et la hyène des cavernes).

Des géologues amateurs de province (mais dont le travail témoigne d'un véritable professionnalisme) identifièrent rapidement les vestiges fossilisés de ces animaux dans les vallées fluviales picardes. Mais la recherche sur le Pléistocène a connu son plus grand bond en avant durant la première moitié du XIX^e siècle, particulièrement dans les années 1820 et 1830 lors de l'exploration de cavernes où furent trouvés des ossements (à ne pas confondre avec les abris sous roche qui ne deviendront que plus tard le cœur de la recherche sur l'homme des cavernes en Europe occidentale). Il s'agit de véritables grottes, autrement dit de tunnels et de chambres souterrains creusés dans le substrat calcaire par l'eau vive. La texture les remplissant est composée d'argile, de limon et de sable faiblement stratifiés. Les dépôts sont souvent bréchifiés par du carbonate de calcium, et couverts d'un scellement stalagmitique connu sous le nom de travertin. Parce qu'elles renfermaient fréquemment de grandes quantités d'ossements d'animaux, elles devinrent à juste titre les réservoirs d'ossements favorisés des

paléontologues souhaitant retracer la composition de la faune de l'âge pléistocène. Ni les paléontologues ni les antiquaires de l'époque n'étaient peu ou prou familiers avec ce que nous identifions comme des outils de pierre paléolithiques, et dans tous les cas peu d'entre eux s'attendaient à trouver des objets produits par l'homme dans des dépôts anciens datant du temps profond géologique. Quoi qu'il en soit, étant froides, sombres, humides et servant le plus souvent de repaire aux grands carnivores, les grottes à ossements semblaient difficilement propices à l'activité humaine. Pourtant, quelques explorateurs de ces grottes à ossements pensaient malgré tout pouvoir trouver de véritables vestiges d'artéfacts sous le travertin qui scellait les remplissages, et qu'ils pourraient remonter aussi loin que les animaux auprès desquels ils reposaient. Ils pensaient aussi qu'au moins dans certains cas, ces vestiges n'avaient pas été ramenés à l'intérieur de la grotte par l'eau mais provenaient bien de structures archéologiques intactes.

Je considère moi-même que l'histoire des recherches menées par ces explorateurs de grottes à ossements représente, tant du point de vue scientifique qu'humain, le chapitre le plus fascinant de la recherche sur l'antiquité de l'homme. Néanmoins, ni leurs arguments ni les preuves rassemblées ne suffirent à convaincre les élites scientifiques, en l'occurrence les membres de grandes académies françaises et britanniques dont seule l'opinion importait. Les réticences de ces derniers ne reposaient pas simplement sur une naïveté archéologique, mais plutôt sur les conventions intellectuelles du XIX^e siècle quant à la place de l'homme dans la nature. Il est certain que les gens craignaient que repousser l'origine de l'homme aux temps reculés de l'histoire géologique ne fasse lever le spectre de l'évolution, ce qui aurait signifié descendre d'ancêtres proches du singe (selon l'expression populaire de « *to go the whole orang* »)² en hommage à Jean-Baptiste Lamarck et Erasmus Darwin (le grand-père de Charles lui-même), qui croyaient en la véracité de cette théorie. La plupart des gens trouvaient cette théorie répugnante. Et les plus réfléchis d'entre eux d'ajouter que la distance morale et intellectuelle qui séparait les hommes du règne animal était en tout état de cause trop considérable pour avoir été comblée par quelque transmutation d'une espèce en l'autre. En outre, considérant qu'ils étaient créés à l'image de Dieu, même s'ils le furent par le biais de causes secondaires (en d'autres termes naturelles) mises en œuvre selon un certain plan divin, il était largement admis que ce n'est qu'à l'avènement de l'Holocène qu'une providence bienveillante avait créé un monde propre à l'activité humaine. Et il faudrait plus que des ossements de grottes pour convaincre l'élite scientifique du contraire.

2 N.D.T. : détournement de l'expression populaire « *to go the whole hog* » qui signifie faire quelque chose à fond, donc ici accepter que l'homme descend du singe.

Boucher aborde l'âge de la pierre taillée

Comme d'autres antiquaires de l'époque, Boucher de Perthes avait connaissance des théories portant sur les ossements des cavernes. Mais il est vraisemblable qu'elles l'aient moins intéressé, disons, que les monuments mégalithiques ou que ce que le folklore laissait présager des pratiques des druides. Les choses ont cependant changé en 1828 lorsqu'un nouveau docteur arriva à Abbeville et finit par transformer l'intérêt antiquaire diffus de Boucher en une obsession portant sur la question de l'antiquité de l'homme. Le docteur Casimir Picard (1806-1841) aurait pu tout à fait devenir le héros de notre histoire s'il n'avait tragiquement succombé à une pneumonie à l'âge de 34 ans. À l'inverse de Boucher, il était un indéfectible empiriste qui considérait qu'un antiquaire scientifique devait avant tout posséder une connaissance détaillée des caractéristiques intrinsèques des artefacts avant de se concentrer pleinement sur leur possible signification historico-culturelle. (Ceci n'est bien sûr en rien différent que de dire que la taxonomie des scarabées serait une quête vaine sans la maîtrise des variations anatomiques des scarabées). En même temps, peut-être parce qu'il était plus un naturaliste qu'un antiquaire classique, il considérait que ce qui comptait sur le long terme était le banal plutôt que le beau, le rare ou le fondamentalement précieux. Dans son cas, le banal signifiait des outils en pierre. Au cours des quelques années qui lui restèrent, Picard contribua substantiellement à élaborer les bases de la technologie lithique, entre autres choses, la façon dont les ébauches d'outils, lames et éclats, étaient détachées d'un nucléus préparé ; mais aussi le fait, tout aussi important, que les outils de pierre taillée tels que les bifaces différaient fondamentalement des pierres des haches polies que nous datons du Néolithique et des périodes ultérieures. Il fut peut-être le premier à clairement réaliser que ces outils n'étaient pas simplement des ébauches d'outils de pierres destinées à être façonnées en pierres polies. Mais nous ne savons pas précisément à quel point il suspectait que ces deux différentes classes n'étaient pas simplement différentes du point de vue fonctionnel, mais qu'elles étaient les authentiques signatures lithiques de deux périodes parfaitement distinctes dans la séquence archéologique.

Bien que Picard n'ait pas assez vécu pour en tirer parti, la vallée fluviale de la basse Somme constituait le lieu idéal pour mettre cette théorie à l'épreuve. En effet, contrairement à la composition en apparence désorganisée des remplissages des cavernes à ossements, le paysage à ciel ouvert de Picardie offrait une séparation topographique assez claire entre le Paléolithique (ou Âge de la pierre taillée) et ce qui lui succéda. Des dépôts archéologiques holocènes, comprenant le Néolithique et les époques subséquentes, furent découverts dans les tourbières qui s'étendaient sur la majeure partie de sa surface. Par ailleurs, des dépôts pléistocènes contenant des bifaces étaient ensevelis dans les formations des terrasses fluviales en forme d'escalier qui flanquent les versants de la vallée de la Somme au-dessus de l'actuel lit inondable. Le fait que les bifaces aient fait partie de l'équation est important, car ils étaient relativement plus grands et, pour l'observateur non averti, bien plus singuliers dans leur forme et dans leur débitage que

Figure 3 : Carrière de terrasse fluviale à Abbeville, section stratigraphique de Boucher de Perthes
(*Antiquités Celtiques et Antédiluviennes*)

la plupart des outils de pierre taillée ; même les carriers reconnaissaient leurs caractères distinctifs et les nommèrent « langues de chat ». On ne comprenait pas bien de quelle façon ces formations de sable, gravier et autres dépôts charriés par l'eau (*i.e.* fluviaux) avaient été créées. Beaucoup les attribuaient à une inondation cataclysmique. Nous savons aujourd'hui qu'elles sont le fruit de cycles alternés de sédimentations et d'érosions fluviales alliés aux changements climatiques et aux variations du niveau de la mer qui accompagnèrent les périodes glaciaires et interglaciaire de l'ère pléistocène. Ceci étant dit, ce qui nous intéresse ici est que le matériel archéologique, datant principalement de la période acheuléenne, a été incorporé aux terrasses au cours de leur formation, et ce faisant a été associé stratigraphiquement aux restes fossilisés de la grande mégafaune – principalement ou du moins de façon plus visible, des éléphants et des rhinocéros. Avec un peu de chance, celui qui examinait les sections stratigraphiques profondes des terrasses révélées par les carrières de sable et de gravier, pouvait trouver des preuves de ce mélange d'outils et d'os (fig. 3). Et à condition que la pertinence de cette découverte soit perçue, cette association pouvait permettre de prouver que l'humanité remontait effectivement plus loin que l'apparition du monde moderne.

C'est l'objectif que Boucher de Perthes s'est fixé, sur les traces de Picard. C'est très vraisemblablement en 1842, peu après le décès du docteur, qu'il entreprit de fouiller

ANTIQUITÉS CELTIQUES

ET
ANTÉDILUVIENNES.

MÉMOIRE

Sur l'industrie primitive et les arts à leur origine.

PAR

M. BOUCHER DE PERTHES.

AVEC 50 PLANCHES REPRÉSENTANT 1600 FIGURES.

PARIS :

TRUUTTEL et WERTZ, Libraires, rue de Lille, 17. DUMOULIN, quai des Augustins, 12.
VICTOR DIDRON, place St-André-des-Arts, 26.
DERACHE, rue du Boulay, 7.

1847.

Figure 4 : Couverture des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*

les carrières creusées dans les terrasses fluviales autour d'Abbeville, constituant progressivement une collection de bifaces qui avaient vraisemblablement été récupérés dans la strate qui a également produit les fossiles d'éléphants et de rhinocéros (fig. 4). Il avait découvert la preuve de l'antiquité de l'homme. En même temps, il développa les rudiments d'une science utile aux recherches sur les terrasses et basée sur la stratigraphie, qu'il nomma de manière très pertinente « géo-archéologie ». En 1847, il acheva la première édition des *Antiquités celtiques et antédiluviennes*. Ce titre étrange appelle une explication. « Celtique », comme nous l'avons vu, était l'étiquette générique attribuée conventionnellement par les antiquaires de l'époque à l'ensemble du segment de l'histoire archéologique holocène qui était censé précéder l'époque romaine. « Antédiluvien » renvoyait au Pléistocène, qui – comme le pensaient la plupart des géologues – s'était achevé par un immense déluge qui avait enseveli animaux et artefacts (à supposer qu'il en ait existé à cette époque) dans d'épais dépôts diluviens, tels que ceux qui ont façonné les terrasses fluviales.

Si Picard avait vécu pour fouiller les carrières et écrire ce livre, les *Antiquités Celtiques et antédiluviennes* auraient pu incarner un tournant décisif de l'histoire de l'archéologie. Mais le traitement du sujet par Boucher lui offrait la quasi-garantie de ne pouvoir atteindre une audience attentive. Pour être réalisé de manière efficace, le travail eût requis une étude des outils de pierre taillée et des strates qui fût directe, clairement documentée et correctement illustrée – ni plus ni moins. Ce fut un échec embarrassant. En premier lieu, Boucher ne prit jamais la peine de se familiariser avec la morphologie des outils en pierre et était largement tributaire des bifaces qu'il acquérait auprès des carriers – dont l'approvisionnement en spécimens authentiques était considérablement accru par des spécimens frauduleux qu'ils avaient eux-mêmes façonnés. (Ces derniers ne méritaient cependant pas d'être trop sévèrement jugés, du moins au départ : il s'agissait de travailleurs pauvres ayant simplement saisi l'opportunité de se mettre quelques sous dans la poche tout en satisfaisant un aristocrate qui les traitait gentiment et dont les objectifs leur échappaient.)

En même temps, Boucher était également devenu obsédé par ce qu'il appelait des « figures symboliques » – certaines n'étant en réalité guère plus que des pierres façonnées par la nature et d'autres morceaux d'apparence diverse de débris de débitage lithique ; pierres qui étaient supposées représenter toutes sortes d'animaux, visages

Figure 5 : Biface d'Abbeville
(issu de la collection de l'auteur)

humains, et mêmes des hiéroglyphes (fig. 6). Elles représentaient prétendument le stade primaire du développement du langage (une idée qu'un autodidacte tel que Boucher a possiblement empruntée au chercheur italien du XVIII^e siècle, Vico, dont le travail jouissait d'une vogue considérable en France à cette époque). En effet, Boucher considérait les bifaces non comme des instruments utilitaires mais plutôt comme des éléments symboliques utilisés pour le rite, le troc et le commerce (fig. 7). Pour ajouter à la confusion, bien qu'il eût pu s'offrir les services d'un graveur professionnel, Boucher tenait à dessiner ses propres illustrations, qu'il réalisait d'une manière superficielle qui avait tendance à rendre les choses confuses plus qu'à les éclairer (comme en témoignent les illustrations 6 et 7). Finalement, il ajouta un élément de mysticisme romantique au mélange en revenant à un argument qu'il avait d'abord employé dans *De la Création* plusieurs années auparavant : celui que des hommes, d'une

espèce ou d'une autre, avaient existé durant les éons des temps géologiques grâce à une sorte de métempsychose évolutionniste. L'esprit essentiel de toute créature vivante – y compris les hommes – serait présent depuis le début des temps, et se serait simplement exprimé sous une enveloppe différente en passant d'une ère géologique à la suivante. Ce qui ne constitue aucunement un argument brut pour l'évolution du point de vue scientifique, mais plutôt une théorie mystique de réincarnation progressive.

Tout ceci n'avait pas été très bien accueilli dans les prestigieux salons de l'Académie des sciences. Le livre de Boucher avait saboté sa propre cause, d'aucuns le considérant comme les errements d'un excentrique de province. Bien que l'Académie eût prétendu nommer une commission pour examiner ses découvertes liées aux terrasses, elle n'en fit rien. Parmi ses membres, certains – tels Edouard Lartet (le premier à avoir découvert des singes fossiles) et l'évolutionniste Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire – partageaient l'opinion de Boucher sur l'antiquité humaine. Mais l'Académie était dominée par des disciples de Georges Cuvier, le plus grand paléontologue français du XIX^e siècle, dont les sérieux doutes sur la probabilité d'un homme antédiluvien s'étaient à l'époque mués en une *doxa* qui en excluait indéniablement l'existence. À la même époque, l'élite scientifique britannique (*a contrario* des scientifiques britanniques amateurs sur le terrain) a en grande partie négligé le travail extrêmement imaginatif de Boucher et manqué de percevoir la pertinence des découvertes géo-archéologiques qu'il renfermait. Ainsi, Darwin concèdera plus tard à un collègue avoir considéré à l'époque le livre comme un recueil d'inepties.

Figure 6 : Pierres figuratives, principalement des visages, oiseaux et quadrupèdes (Antiquités celtiques et antédiluviennes)

Figure 7 : bifaces et trois éclats (Antiquités celtiques et antédiluviennes)

Figure 8 : Biface de Saint-Acheul
(Musée de Picardie)

Néanmoins, le travail de Boucher a incité d'autres naturalistes en Picardie à faire leurs propres incursions dans les terrasses fluviales de la Somme. Se distinguait parmi eux le très compétent Marcel-Jérôme Rigollot (1786-1854), qui en 1854 publia un compte rendu clair et bien illustré de ses découvertes faites dans les carrières de gravier autour d'Amiens, à 40 kilomètres en amont d'Abbeville. Contrairement à Boucher, Rigollot était un chercheur sérieux et concret, qui avait également eu la chance de travailler sur des sédiments bien plus riches du point de vue archéologique. Par chance également, les bifaces du secteur amiénois avaient des formes sensiblement plus symétriques et témoignaient d'un débitage plus habile que ceux d'Abbeville (fig. 8). Les carrières de Saint-Acheul (dont l'ensemble des bifaces acheuléens tirent leur nom) furent essentielles. Rigollot en a lui-même extrait 150 bifaces et authentifié 400 outils de pierre taillée découverts par les carriers. Les artefacts appartenaient à des strates non perturbées dans lesquelles des éléphants, rhinocéros et autres animaux pléistocènes furent retrouvés. Le rapport adroitement

illustré du travail de Rigollot se concentrait strictement sur les pierres, les ossements et la stratigraphie – rien de plus, rien de moins.

La réaction mitigée de Boucher fut typique : satisfait que Rigollot ait fait valoir ses théories, mais inquiet qu'on ne lui reconnaisse plutôt qu'à lui la primauté dans la découverte de l'antiquité de l'homme. Le travail de Rigollot suscita de l'intérêt à Paris, et il fut élu membre correspondant de l'Académie des inscriptions et belles lettres mais décéda le jour de sa nomination. Boucher se proposa immédiatement pour reprendre ses fonctions, mais fut informé à son grand dam que le poste avait été attribué à quelqu'un d'autre. Tout ceci contribua à alimenter sa blessure et le vif manque de considération qu'il ressentait. Malheureusement, mû par une foi sans faille en la justesse de sa cause, ou simplement par un entêtement lui interdisant d'admettre qu'il ait pu commettre des erreurs, il refusa de remettre en question sa théorie des pierres symboliques et même d'en apprendre suffisamment sur la typologie des pierres pour distinguer les vrais bifaces des faux. Au lieu de cela, il écrivit article sur article et livre après livre, réaffirmant fastidieusement ses idées. Il publia en 1857 une seconde édition des *Antiquités celtiques et antédiluviennes* mettant à jour l'édition de 1849 sur plusieurs points importants, particulièrement dans le domaine de la géologie. Hormis cela, rien de nouveau si ce n'est 140 pages de notes en petits caractères. Certaines de ces notes, particulièrement celles n'ayant qu'un intérêt marginal pour son affaire, sont d'une lecture savoureuse. L'une retranscrit les dires de paysans affirmant que les pierres

mégalithiques pouvaient occasionnellement se retourner sur le sol, se tenir debout, voire faire une balade matinale pour boire à une source voisine – bien sûr uniquement après s'être assurées qu'aucun homme ne soit dans les parages pour le constater. Mais la plupart des notes étaient composées de correspondances, d'articles de journaux et de mini-essais dont l'objet était d'établir l'antériorité de ses découvertes. Le livre n'aura converti que peu de monde.

Voici venu le moment approprié pour aborder l'aspect le plus sombre de notre histoire, connu pour l'essentiel à travers le travail de Léon Aufrère, apparemment le seul préhistorien à s'être attentivement penché sur les archives et les collections de Boucher avant qu'elles ne soient brûlées en 1940, lors de la destruction d'Abbeville. Tout d'abord, il apparaît que Boucher a modifié l'étiquetage des silex de sa collection, vraisemblablement pour prouver que le début de ses recherches était bien antérieur à la mort de Picard. Il est également dit qu'il modifiait le contenu de vieilles correspondances, coupures de journaux et discours avant de les publier ; ses publications ultérieures contenaient même parfois des erreurs de citation de ses précédents ouvrages. Plus troublant encore, car c'était aussi détestable que trompeur, il avait pour habitude de réécrire sa propre histoire en des termes qui minoraient progressivement les contributions des autres tout en gonflant l'importance et l'originalité de ses propres réalisations (même le rôle de Picard fut minimisé bien avant que Boucher n'eût achevé son histoire). Boucher pouvait se dépeindre comme un chercheur réputé alors qu'à cette époque rares étaient ceux qui le prenaient au sérieux. Pourtant, et peut-être de façon encore plus fréquente, il adoptait le rôle du prophète parmi les sauvages, un héros solitaire défendant la vérité contre les attaques de critiques malavisés. Je pense qu'il est juste de dire que la plus grande partie des controverses dont il a fait l'objet était plus que méritée. Même ses possibles supporters avaient tendance à considérer son travail comme scientifiquement digne d'un amateur et Boucher lui-même comme une relique d'un âge romantique obsolète. Peut-être que le problème de Boucher se résumait finalement au sentiment de possession, générateur de déception ; sentiment qui peut non seulement rendre un chercheur aveugle au bon travail produit par les autres mais aussi – de façon encore plus grave – à ses propres faiblesses et erreurs de jugement.

Reconnaissance

En 1859, la roue tourna finalement pour Boucher de Perthes. C'est en fait le climat intellectuel lui-même qui avait changé, à cette époque, notamment suite aux nouvelles découvertes faites en France et en Angleterre qui semblaient renforcer ses dires et en partie affaiblir les doctrines traditionnelles sur la place de l'homme dans la nature. Même si l'establishment scientifique résistait encore à l'idée de l'antiquité humaine, celle-ci était néanmoins parvenue à susciter l'intérêt du public érudit. Citons à cet égard la publication en 1858 dans la *Revue des Deux Mondes*, la plus prestigieuse revue de l'époque, d'un article d'Émile Littré – en aucune manière un scientifique, mais un philosophe reconnu

et le plus grand lexicographe français. Il porta à la question de l'antiquité de l'homme une attention informée et bienveillante, même s'il s'abstint de conclure. Cet article, et d'autres similaires dans le monde anglo-saxon, parvinrent au moins à convaincre que la question de l'antiquité de l'homme méritait d'être prise au sérieux.

Le véritable bond en avant eut lieu lorsque le paléontologue britannique Hugh Falconer, qui avait déjà rencontré Boucher de Perthes, commença à inciter ses collègues à se rendre à Abbeville. Dès 1859, le géologue spécialiste du Pléistocène Joseph Prestwich et l'antiquaire John Evans (le père de l'école britannique d'archéologie lithique et d'Arthur Evans, fondateur de l'archéologie minoenne) firent le voyage. Tous deux appartenaient à l'élite scientifique britannique, qui venait de mettre fin à son long désintérêt pour la question de l'antiquité de l'homme grâce au travail de fouilleurs amateurs de premier plan dans la grotte aux ossements récemment découverte à Brixham, dans le Devon. Ils furent chaleureusement reçus par Boucher, se penchèrent sur les preuves d'Abbeville et d'Amiens, et se trouvèrent – apparemment à leur propre étonnement – convertis à l'antiquité de l'homme. Certains disent que ce fut chose faite lorsqu'ils furent appelés à photographier un biface *in situ* dans le mur d'une carrière de gravier à Saint-Acheul. Arrivèrent ensuite une ribambelle de visiteurs célèbres d'outre-Manche, puis peu après, les scientifiques britanniques (au moins dans leur grande majorité) se déclarèrent convaincus par l'antiquité de l'homme. Ce fut également le cas des académiciens français, dont certains parmi les plus reconnus se rendirent eux-mêmes dans la Somme. Ce chapitre de notre histoire est bien trop connu, y compris des lecteurs d'archéologie non avisés, pour appeler ici plus de détails. Abordons plutôt brièvement quelques points connexes.

Tout d'abord, contrairement à ce que certains auteurs ont suggéré, les événements de 1859 n'ont pas démontré que les Britanniques furent les premiers à établir l'antiquité de l'homme. Evans et Prestwich (qui ont tous deux écrit d'excellents rapports sur Abbeville et Saint-Acheul) ont tous deux été assez clairs sur ce point, prenant le soin de reconnaître à Boucher de Perthes cette primeur et allant généreusement jusqu'à commenter ses affirmations les plus extravagantes et ses erreurs flagrantes. S'il était perçu comme un aimable fanatique, il n'était plus aucunement (contrairement à quelques années auparavant) considéré comme un excentrique. Néanmoins, le rôle des scientifiques britanniques dans la confirmation des découvertes de Boucher fut considérable, non seulement grâce à leur expertise et à leur rigoureux examen des preuves, mais aussi grâce à l'influence dont ils jouissaient auprès de l'Académie des sciences française, dont les membres estimaient les opinions des éminents étrangers plus que celles des provinciaux français qui avaient accompli l'essentiel du travail de terrain.

Il y avait cependant un versant ironique à cette histoire. Car je doute que Prestwich et Evans aient pu s'empêcher d'être déçus en apprenant que la preuve incontestable de l'antiquité humaine se trouvait depuis toujours dans leur propre pays. Le choc le plus immédiat fut lorsqu'Evans, à son retour d'Abbeville, « fut frappé d'horreur » lorsqu'il tomba par hasard sur les bifaces de John Frere, oubliés de longue date dans les archives de la Société des Antiquaires. Il décida immédiatement Prestwich à

se rendre à la carrière d'argile à brique d'Hoxne, dont les sédiments sont de la même nature que ceux de la Somme et qui s'affirme comme un des sites acheuléens les plus riches d'Europe. Il est rapidement devenu évident que certaines terrasses fluviales anglaises, dont quelques-unes étudiées par Prestwich lui-même, recelaient des bifaces qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches, probablement parce que les géologues n'avaient pas pensé en trouver à cet endroit.

Le second point est plus subtil. Peut-être parce que *L'Origine des espèces* de Darwin et la reconnaissance de Boucher de Perthes eurent lieu la même année, il est largement admis que la reconnaissance de l'antiquité de l'homme a rapidement mené à l'acceptation de la théorie de l'évolution humaine. Loin de là. Il est vrai que l'antiquité de l'homme est la condition préalable à la théorie de l'évolution humaine, puisque l'homme n'aurait pu descendre d'un lointain modèle ancestral si notre lignée n'avait pu remonter aux temps profonds de la géologie. Mais en fait, la reconnaissance de l'antiquité de l'homme a principalement servi à renforcer les idées de ceux qui croyaient déjà en l'évolution humaine. Ceux qui n'adhéraient pas à cette théorie étaient plus enclins à faire des compromis caractéristiques du XIX^e siècle entre un article de foi d'une part et un article de fait d'autre part. Le premier était que la plupart des gens pensaient encore que le monde tel qu'on le connaît avait été créé expressément par un créateur bienveillant pour faire de la Terre un lieu propice à l'activité humaine. Le second requerrait d'admettre que les hommes ayant fabriqué ces bifaces aient été les contemporains d'espèces aujourd'hui éteintes, telles que des mammouths et des rhinocéros laineux – en résumé les habitants d'un monde antérieur.

Réconcilier la foi et les faits relevait dans ce cas d'une question de temporalité : les bifaces n'avaient somme toute pas besoin d'être si anciens à supposer que les éléphants et les rhinocéros venaient à peine de disparaître. À l'époque, l'argument était recevable. Après tout, beaucoup d'animaux du Pléistocène vivent toujours parmi nous – par exemple le renne, l'aurochs, le bouquetin. Et, après tout, les terrasses fluviales qui les hébergeaient pouvaient être relativement récentes. Car comme nous l'avons vu auparavant, la plupart des géologues contemporains de Boucher n'avaient pas saisi qu'elles étaient le sous-produit de fluctuations relativement graduelles réalisées sur de longues périodes dans un climat glaciaire. Au lieu de cela, il leur a semblé plus vraisemblable qu'elles aient résulté d'une brutale inondation cataclysmique qui aurait pu creuser et remodeler une vallée fluviale du jour au lendemain. Ainsi, chacun était libre de penser, comme l'a fait Prestwich lui-même, que le Pléistocène n'avait nul besoin de relever après tout d'un temps profond, et qu'il ne constituait rien de plus qu'une phase plus ancienne du développement du monde moderne. L'homme serait plus ancien qu'on l'avait pensé, mais en aucun cas si âgé qu'il faille mêler l'évolution à l'affaire. Bien sûr, ce compromis ne résista pas très longtemps face aux progrès de la géologie quaternaire, ou plus tard face à la démonstration que les bifaces dataient de 200 000 ou 300 000 ans. Mais il a accordé un moment de répit à ceux qui en avaient besoin pour intégrer l'évidence de l'antiquité de l'homme sans avoir à se soucier de ses possibles implications quant à nos origines et à notre place dans le monde naturel.

Coda

Les dix dernières années de l'existence de Boucher de Perthes furent aussi mouvementées que les précédentes. En 1863 il accorda une récompense de 200 francs aux ouvriers de la carrière de Moulin Quignon d'Abbeville pour la découverte d'un morceau de mâchoire humaine et de plusieurs bifaces qu'ils pensaient issus d'une seule et même strate. Boucher accomplit alors son ultime ambition : la découverte d'ossements humains fossiles. L'entreprise fut cependant mal engagée quand les Britanniques suggérèrent de façon quasi immédiate (à juste titre, comme il s'est avéré plus tard) qu'il avait été floué par les carriers. Il n'hésita pas à exprimer la peine et le sentiment de trahison qu'il éprouva vis-à-vis de ceux-là mêmes qui avaient reconnu son travail seulement quelques années auparavant. Heureusement, la réaction française fut plus encourageante. L'affaire atteint son apogée d'une façon quelque peu mélodramatique lors d'une audience formelle qui se conclut par un vote très majoritairement « contre » de la délégation anglaise et le vote « pour » des Français en faveur des découvertes de Moulin Quignon. Il est fort possible qu'à ce moment-là les Français aient été fatigués d'entendre des gentilshommes d'outre-Manche venir leur dire ce qu'il convenait de reconnaître et de rejeter parmi les découvertes faites sur le sol français. Il est également possible qu'ils n'aient pas souhaité décevoir un gentilhomme de soixante-dix ans qui avait si souvent, et parfois injustement, été déçu par le passé. Là aussi, les journaux furent impliqués, selon toute vraisemblance bienheureux d'exploiter le soupçon sous-jacent et le manque de confiance qui a toujours teinté les relations franco-britanniques. Peu importe la raison, l'affaire de Moulin Quignon eut l'heureuse et ironique conséquence de libérer Boucher du joug de l'Académie et de dévoiler ses travaux au public.

Il était en effet devenu une personnalité célébrée, étant rapidement nommé officier de la Légion d'honneur par l'empereur Napoléon III (qui onze ans plus tôt l'avait renvoyé de l'administration douanière). L'ultime triomphe de Boucher fut lorsque l'empereur demanda que les pièces les plus intéressantes de sa collection archéologique intégrassent la collection permanente du Musée des Antiquités nationales, surplombant Paris depuis le Palais rénové de Saint-Germain-en-Laye. Discrètement débarrassée de ses artefacts factices et de ses pierres figuratives fantaisistes (qui disparurent dans les tiroirs du musée pour, à ma connaissance, ne plus jamais réapparaître), la collection fournit un splendide complément à la collection archéologique présentée à l'Exposition Universelle de 1867, le premier salon mondial mettant en lumière la recherche préhistorique. Fut également exposé un artefact tiré d'un gisement archéologique stratigraphiquement scellé, découvert peu de temps auparavant dans la fameuse grotte de La Madeleine (dont le Magdalénien tire son nom), qui effaça jusqu'au dernier doute sur les affirmations de Boucher. Il s'agissait d'une portion de défense de mammoth sur laquelle quelqu'un, homme ou femme, avait gravé avec soin la représentation de rien moins qu'un mammoth (fig. 9).

Figure 9 : Défense de mammouth gravée de La Madeleine, Lartet et Christie, 1864
(photographie : Delporte, avec l'autorisation de Don Hitchcock, donsmaps.com)

Boucher de Perthes est mort en 1868 à l'âge de quatre-vingts ans, suffisamment tard pour achever son autobiographie en huit volumes, *Sous Dix Rois*. Comme beaucoup de ses précédents récits, sa véracité est souvent sujette à question. Il semble regrettable que quelqu'un qui a tant fait pour l'histoire ait aussi beaucoup fait pour la brouiller. Mais ne nous laissons pas détourner de l'importance de ses accomplissements réels. Il est certainement juste de dire que – grâce à sa longue vie, son opiniâtreté, sa considérable faconde, et disons par sécurité, grâce à la justesse de ses idées sur au moins quelques questions-clés – Boucher était devenu le personnage principal de ce qui peut être qualifié d'ère héroïque de la recherche sur l'âge de pierre. Malheureusement, contrairement à la plupart des éminentes personnalités françaises des siècles derniers, il ne subsiste presque rien de son univers. À part le beffroi qui abrite le récent Musée Boucher de Perthes, nous ne pouvons arpenter les rues d'Abbeville et apercevoir quoi que ce soit qui ait pu constituer la trame de sa vie quotidienne. Mais un monument important a survécu à la destruction de la ville : la tombe de Boucher, sur laquelle repose un portrait grandeur-nature du préhistorien, paraissant s'être endormi après une dure journée de labeur, un manuscrit à ses côtés et une plume s'échappant de ses doigts³.

James SACKETT

Professeur émérite, Anthropologie, UCLA
Directeur, European Laboratory
Institut Cotsen d'archéologie
Université de Californie, Los Angeles
jsackett@ucla.edu

3 L'auteur tient à remercier Françoise Audouze et Alain Schnapp pour leurs suggestions éditoriales qui ont largement contribué à éclairer et préciser le texte de cet article. Il remercie chaleureusement également Mylène Trouvé pour son excellente traduction.

Suggestions de lectures

Trois sources françaises traitent directement de Boucher de Perthes. Cohen et Hublin (1989) constitue un très bon et instructif récit de la vie de Boucher, à la fois du point de vue archéologique et plus largement. Les deux importants volumes d'Aufrère (1940 et 2007) sont indispensables, ne fût-ce que parce qu'ils traitent de façon exhaustive des archives, correspondances et autres matériels concernant Boucher qui furent perdus lors de la destruction d'Abbeville au début de la Seconde Guerre mondiale. Laming-Emperaire (1964) et Richard (2008) produisent des études plus générales sur la recherche sur l'antiquité humaine au XIX^e siècle. Plusieurs sources anglaises présentent de manière détaillée la façon dont les découvertes et les débats de la science et de l'antiquarianisme du XIX^e siècle ont finalement abouti à l'acceptation de l'antiquité humaine, une histoire dont Boucher lui-même était l'un des nombreux acteurs. Sackett (2000) propose un compte rendu utile, ne serait-ce que pour sa brièveté et pour l'étendue de son sujet ; Goodrum (2004) fait autorité pour son traitement du milieu scientifique dans lequel la recherche évolua. Grayson (1983) demeure le meilleur ouvrage sur le sujet. Gamble et Kruszynski (2009) apportent un éclairage britannique aux événements de 1859.

Bibliographie

- Aufrère, Léon, 1940. *Figures de préhistoriens. J. Boucher de Perthes*, Préhistoire VII.
— 2007. *Le Cercle d'Abbeville. Paléontologie et Préhistoire dans la France romantique*, Turnhout, Brepols.
- Cohen, C, Hublin J.-J, 1989. *Boucher de Perthes. Les origines romantiques de la Préhistoire*, Paris, Belin.
- Gamble, Clive and Robert Kruszynski, 2009. « *John Evans, Joseph Prestwich and the Stone that Shattered the Time barrier* », *Antiquity* 83, 461-475.
- Goodrum, Mathew, 2004. *Prolegomen to a History of Paleoanthropology : the Study of Human Origins as a Scientific Enterprise*, part II. *Evolutionary Anthropology* 12, 224-233.
- Grayson, Donald K., 1983. *The Establishment of Human Antiquity*, New York, Academic Press.
- Laming-Emperaire Annette, 1964. *Origines de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Picard.
- Richard Nathalie, 2008. *Inventer la Préhistoire : les débuts de l'archéologie préhistorique en France*, Paris, Vuibert.
- Sackett James, 2000. « *Human Antiquity and the Old Stone Age : The Nineteenth Century Background to Paleoanthropology* », *Evolutionary Anthropology* 37, 36-49.